

Les Petites Fugues 2023



© Audrey Dufer

LIRE MAUD SIMONNOT

SOMMAIRE

- I / BIOGRAPHIE DE L'AUTEURE // p. 2
- II / ŒUVRES CHOISIES // p. 2
- III / PARCOURS TRANSVERSAL // p. 3
- IV / THÈMES PROPRES À CHAQUE ŒUVRE // p. 11
- V / ANNEXES // p. 16



Fiche ressource initiée par l'Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté, en partenariat avec la Direction régionale académique à l'éducation artistique et culturelle (DRAÉAC), dans le cadre du festival littéraire itinérant Les Petites Fugues 2023.

Réalisation : Tifène Cartereau, professeure de lettres.

Avertissement : Subjectifs et non exhaustifs, les contenus de ce dossier sont proposés à titre de « pistes de travail ». Chacun sera libre de les suivre ou de s'en affranchir.

Les
PETITES
FUGUES


Agence Livre & Lecture
Bourgogne-Franche-Comté


RÉGION ACADÉMIQUE
BOURGOGNE-
FRANCHE-COMTÉ

Délégation régionale académique
à l'éducation artistique et culturelle

I / BIOGRAPHIE

Maud Simonnot est née le 11 février 1979 à Semur-en-Auxois dans le département de la Côte-d'Or, en Bourgogne. Elle a passé toute sa jeunesse dans le Morvan.

Après avoir obtenu un doctorat de lettres modernes, Maud Simonnot a travaillé comme attachée à la littérature pour l'ambassade de France à Oslo, capitale de la Norvège. Les deux régions citées ont beaucoup inspiré l'auteure. Éditrice, elle a longtemps travaillé chez Gallimard, avant de rejoindre Le Seuil en 2023.

En 2017, elle publie *La Nuit pour adresse*, biographie sur Robert McAlmon, qui reçoit le prix Valéry-Larbaud et a été finaliste du prix Médicis essai.

Elle publie en 2020 son premier roman : *L'Enfant céleste*. Il fait partie des livres sélectionnés pour le prix Goncourt 2020, il est finaliste du Goncourt des lycéens et gagnant du prix Goncourt de l'Italie.

Son deuxième roman, *L'Heure des oiseaux*, publié en 2022, aborde des thèmes proches, tout en s'y opposant, donnant ainsi une couleur différente. L'ouvrage est lauréat du prix Jean-Freustié 2023.

II / ŒUVRES CHOISIES

1/ *L'Enfant céleste*, Éditions Points (2020) = LEC

Mary, jeune maman d'origine anglaise, vit à Paris. Elle élève seule son fils surdoué, Célian, dont la scolarité n'est ni épanouissante ni réjouissante. Parallèlement, elle apprend, brutalement, sans explication, par un message laconique, que l'homme qu'elle aime, Pierre, la quitte. Sombtant dans une profonde mélancolie, Mary se réfugie d'abord chez sa mère dans le Morvan, au cœur d'une nature douce et réconfortante. Les souvenirs de son père suicidé affluent, sa passion pour Tycho Brahe, premier cartographe du ciel, aussi. Alors lui vient une idée : passer avec son fils deux mois sur l'île de Ven en Suède où a séjourné l'astronome danois. Des rencontres surprenantes et riches, un espace à leur mesure, un retour à soi pour l'un comme pour l'autre...

2/ *L'Heure des oiseaux*, Éditions de l'Observatoire (2022) = LHDO

Ce roman s'inspire de l'histoire vraie des enfants confiés à l'orphelinat de Jersey, île anglo-normande, ayant subi des sévices tous plus affligeants les uns que les autres dans la première moitié du XX^e siècle.

Deux temporalités coexistent et alternent dans le roman.

De 1957 à 1959 d'abord : Lily, 8 ans, prend sous son aile le Petit, âgé de 5 ans, et survit dans cet enfer qu'est l'orphelinat grâce à sa capacité à échapper à la surveillance des bourreaux qui lui font subir les pires brimades. La Nature devient son refuge, sous le chant des oiseaux de l'île.

Puis autour de 2022 ensuite : la narratrice, qui n'a pas de nom, engage une enquête sur l'enfance de son père et, pour cela, se rend sur l'île de Jersey, remuant un passé enfoui, tu, occulté, étouffé, un passé plus que sombre et douloureux.

III / PARCOURS TRANSVERSAL

1/ Les îles du Nord

Nous découvrons deux îles du Nord de l'Europe, sauvages, brutes, entre falaises et petits ports, fouettées par les vents et la pluie : Ven, dans le détroit de l'Øresund, entre la Suède et le Danemark (LEC); et Jersey, dans la Manche, entre la France et l'Angleterre (LHDO). Deux îles où les gens se déplacent surtout à pied et en vélo. Deux îles où règne un calme absolu.

Deux îles que les personnages aiment parcourir, explorer, arpenter : Mary visite les ruines du château d'Uraniborg devenu musée, une église médiévale, fait du bateau avec Björn, dans LEC; la narratrice de LHDO trouve au petit matin « **l'endroit idéal pour rêvasser** » (p. 27) et goûte au « **cocktail mariant à lui seul la France et l'Angleterre** » (p. 28).

Deux îles qui voient se répéter, se perpétuer la vie insulaire de génération en génération : Solveig, « **filles et petite-fille de pêcheur, et sans doute ainsi de suite depuis qu'il y a des hommes sur cette île** » (p. 95), vit dans la maison construite par son grand-père dans LEC, ou encore le jeune surfeur, petit-fils de l'intendante de l'orphelinat dans LHDO, qui vit aussi à Jersey.

Mais si dans LEC l'île est un « **autre Eden** », un « **demi-paradis** », où elle est caressante, puissante, ressourçante, propice au retour du bonheur de vivre pour Mary comme pour Björn – « **[l]’île imaginée n’est pas éloignée de l’île que nous découvrons, entre l’omniprésence de la mer et une nature exubérante.** » (p. 83) –, source de nombreux apprentissages et de bien-être pour Célian – « **[m]oi en tout cas je me sens heureux ici** » dit l'enfant « **tout bronzé, tout sourire** » –, l'île de Jersey produit l'effet inverse chez la narratrice de LHDO. Elle avait en effet rêvé « **d'azur, de voiliers et de soleils couchants** », mais à son arrivée « **on ne distinguait pas son chien au bout de la laisse, et tout était d'un blanc triste, le ciel comme la mer** » (p. 13). Le personnage de Lily va hélas prendre conscience que l'île n'est autre qu'« **une cellule à ciel ouvert [...] l'azur formant un mur** » (p. 102) qu'elle ne franchira jamais, car elle ne quittera pas cet endroit.

PROLONGEMENTS ET ACTIVITÉS

- On pourra étudier des extraits du *Gardien du phare* de Catherine Hermary-Vieille (2007).
- On pourra étudier des extraits de *La Tour d'amour* de Rachilde (1994).

2/ La Nature personnifiée

« **Comment pouvais-je vivre au cœur d'une si grande ville, moi qui enfant passais mon temps dans la forêt, qui ne supportais pas d'être enfermée ?** » (LEC, p. 38).

« **L'air sylvestre est délicatement parfumé et chargé de promesses. Tout ici est harmonieux, en équilibre** » (LHDO, p. 31).

La nature sera, dans chacun des deux romans, un refuge salvateur et libérateur, un espace où s'épanouit l'individu, sans barrière, sans regard malveillant, un lieu où s'éveillent les sens.

• Dans *L'Enfant céleste*

Comme le dit Mary, la vie urbaine et parisienne est en contradiction avec sa nature profonde et son enfance dans le Morvan. Elle dit s'être « **retirée dans le Morvan** » (p. 33), c'est bien d'une retraite dont elle a besoin : au sens de séjour hors du cadre habituel, au cœur du calme et du silence, durant lequel on va tenter de se reconnecter avec soi-même, de faire le point sur sa vie, ses choix, ses priorités. Il s'agit de renouer avec soi, d'être à l'écoute de soi-même et des signes qui pourront nous guider vers une paix intérieure, un apaisement nécessaire. Et même si Célian et sa mère ont commencé un nouvel herbier à Paris – il ramasse des feuilles, trouve leur nom, elle les peint –, cela ne suffit pas au bonheur du garçon : « **Je préférerais me promener dans la nature et observer les animaux. Ils sont plus heureux que nous** » (p. 32), parce qu'il n'y a pas d'école, pas de montre, pas d'enfants qui torturent une sauterelle... Les rêves de Mary, comme ceux de son fils, se tournent vers la Nature : une cabane au bord d'un lac sous le chant des oiseaux pour elle ; une île comme celle de Robinson Crusoé abritant une forêt vierge pour lui. C'est donc sur l'île de Ven que cette retraite, que leurs rêves, se réaliseront.

Mary, comme l'auteure, voit des similitudes entre la nature suédoise et celle du Morvan de son enfance, cette étape de vie rejaillit donc grâce à des sensations réactivées sans cesse, l'odorat en particulier :

« **La forêt bordant la pension est exactement celle où j'ai marché dans mes rêves cet hiver mais c'est, aussi, celle de mon enfance. C'est le même feuillage argenté des bouleaux contre le ciel pur, les mêmes petites stellaires à la blancheur éclatante parsemant les talus, les mêmes rayons du soleil sur la mousse. D'odeur en odeur ainsi se reforme ma mémoire de fille aux cheveux emmêlés et aux bras égratignés à force de grimper dans les arbres, de franchir les buissons de ronce en espérant disparaître avec les animaux sauvages, jusqu'à ce que les fins d'été viennent contraindre mes jeux et ma liberté** » (p. 83).

Pour Björn aussi : « **Mais ce sont les odeurs qui l'avaient le plus bouleversé** » (p. 152).

Les personnages se gorgent donc des parfums de la nature, le champ lexical est effectivement très abondant : « **[...] respirer les odeurs de cette terre encore toute parfumée par la nuit** » (p. 155) ; « **odeurs de thym citron, d'anis et de menthe** » (p. 168) ; « **respire le parfum d'humus de terre fraîche** » (p. 178) ; « **[l]a nuit sent bon** » (p. 191)...

On en prend plein les yeux aussi en assistant à l'éclosion des linnées boréales, ou au « **spectacle féérique : une multitude de papillons recouvre un champ de lin, comme des flocons de neige posés délicatement sur les pétales bleu pâle des fleurs, un ciel d'hiver inversé** » (p. 196).

On peut enfin goûter à cette nature : « **[...] le goût amer d'une feuille de verveine sur les lèvres** » (p. 168) ; « **quel goût ça a. Algue et sel** » (p. 185).

Célian n'aura jamais été aussi épanoui et heureux qu'à Ven : sauter dans la mer avec d'autres enfants, pêcher aux crabes, parcourir les chemins à vélo, « **tout dans le paysage maritime lointain ou la nature alentour est susceptible de le distraire** » (p. 111).

• Dans *L'Heure des oiseaux*

Lily survit aux horreurs effroyables de l'orphelinat parce qu'elle s'en évade pour rejoindre son havre de paix et de tranquillité, « **un jardin inviolable pour affronter un supplice quotidien** » (p. 57) : la Nature. Elle explore la « **Forêt oubliée** » dès qu'elle le peut, car « **on l'oublie** » justement, et que ses interrogations douloureuses « **s'évanouissent dans la brume suspendue aux fougères** ».

Elle passe en un clin d'œil « **par la trappe** » d'un cloaque décrépi, sale, gris et humide, à une flore en expansion, à une explosion de couleurs : « [...] **une pelouse envahie de pâquerettes** » ; « **les pommiers, les cornouillers et les églantiers explosent en une symphonie de roses, de blancs** » ; « **[L]a fillette tombe en admiration devant les orchidées sauvages déjà un peu défleuries qui parsèment le sous-bois d'une multitude de taches violettes** ».

Elle déguste une fourmi « **au goût de citron** », sent la caresse du soleil, enlace un chêne, renifle l'odeur terreuse de la grotte... tous les sens mis en éveil.

« **Ce don magnifique qui lui permet d'être en osmose avec la nature s'accompagne d'une trop grande sensibilité nerveuse, tout vibre en elle en permanence** » (p. 101).

Le bureau silencieux du père de la narratrice est marqué par des « **tonalités d'iris, de bergamote et de sauge** » (p. 69). Il semble même que la narratrice a été appelée par la Forêt oubliée personnifiée, que cette nature « refuge » a voulu dévoiler la vérité par l'intermédiaire de la narratrice : « **Elle m'appelait depuis que j'avais posé le pied sur l'île, elle qui détenait la clef des mystères, puisque c'est le rôle des forêts de préserver les secrets. Elle avait tout vu et savait ce qui était vraiment arrivé à Lily...** » (pp. 103-104).

PROLONGEMENTS ET ACTIVITÉS

- On pourra étudier le sonnet *Correspondances* de Charles Baudelaire dans *Les Fleurs du mal* (1857), autour du lien entre la Nature et les sens (annexes).

3/ Les enfants : différents, incompris, maltraités, meurtris

Maud Simonnot a choisi de centrer ses deux romans sur le personnage de l'enfant souffrant de harcèlement ou mis à l'écart pour sa particularité physique, psychologique, cognitive, familiale... Un enfant qui arbore « **ce regard un peu voilé qui ne le quittera plus. Lunaire. Oui c'est ça, un enfant céleste** » (p. 11).

Mais ces enfants deviennent des adultes, souvent blessés, meurtris, traumatisés à jamais par cette enfance piétinée. L'auteure offre donc un double regard dans chacun des deux romans : celui de l'enfant (Célian, Lily) ; celui de l'adulte (Mary, Simon le père de la narratrice).

• Dans *L'Enfant céleste*

« **Qu'est-ce que cet enfant vient déranger pour susciter aussi peu de compréhension ? [...] Je connais cette démarcation invisible qui sépare toujours des autres** » (pp. 50- 51).

Célian est un garçon d'environ 8 ans, surdoué, en conflit perpétuel avec sa maîtresse qui lui crie dessus, qui le considère comme « **un touriste** », « **un fainéant** » rendant des torchons et ne parvenant pas à se concentrer en classe : « [...] **son esprit s'est évadé très loin, dans sa rêverie infinie** » (p. 73). Il éprouve des difficultés à réaliser des activités accessibles au plus grand nombre (pp. 147-148). La maîtresse propose même le redoublement. Le garçon en souffre réellement et va jusqu'à cacher son quotidien à sa mère qui « **aurait de la peine si elle savait** » (p. 32).

Le père de Rosalie, une camarade d'école de Célian, dit : « **Qu'un surdoué ce n'est pas quelqu'un de plus intelligent mais quelqu'un qui ne peut pas ne pas voir la fausseté du monde sans que ça lui soit insupportable. Qui réinterroge sans cesse le récit collectif, inepte, factice. Il faut juste aider Célian à rendre acceptable cette quête de sens, pour qu'elle ne devienne pas obsessionnelle. Lui apprendre à se laisser traverser par des émotions sans s'en aliéner, et en faire une liberté [...] de résister à la conscience du temps sans s'y noyer** » (pp. 41-42).

Mary semble elle aussi souffrir depuis l'enfance et donc comprendre son fils en toute connaissance de cause : « [...] **nous qui, derrière un même élan apparent, avançons dans la vie entravés par les spectres de nos passés** » (p. 40). Elle aurait voulu poser une dernière question la concernant au père de Rosalie, mais s'est tue : « **Cette douleur rentrée est si ancienne** » (p. 42). On apprend que son père s'est suicidé alors qu'elle avait 7 ans ; que cet événement la ronge depuis des années ; qu'elle rapporte des pierres de tous ses voyages sur la tombe de son père ; qu'elle souffre d'un sentiment d'abandon, relevé par Marceline, la minuscule femme rousse aux pieds nus, psychanalyste, qu'elle rencontre au début du roman ; que Pierre, comme elle, a souffert enfant... L'adulte porte en son flanc ces plaies ouvertes depuis l'enfance, et doit vivre avec, souvent incapable de s'en être libéré.



PROLONGEMENTS ET ACTIVITÉS

- On étudiera en détail les pages 31 et 32 dans lesquelles Célian exprime ses frustrations et empêchements scolaires.
- On pourra lire des extraits de *L'Élegance du hérisson* de Muriel Barbery (2006) ; ou encore d'*Extrêmement fort et incroyablement près* de Jonathan Safran Foer (2006) autour des personnages de surdoués.

• Dans *L'Heure des oiseaux*

Lily, âgée de 8 ans, a été placée dans l'orphelinat de Jersey à 5 ans, elle y vit, comme le Petit qui est âgé de 5 ans, un véritable « **calvaire** », ils sont victimes des « **pires abus** » (p. 133).

Les conditions de vie sont déplorables : la nourriture de mauvaise qualité et toujours identique, le lit glacé et les nuits froides, les « **[m]altraitances physiques, humiliations, privations, punitions [...] sévices sexuels** » sont presque quotidiennes, perpétrées par Y. le surveillant en chef ou Tilbrook, le directeur, qui « **souhaite[nt] la briser, physiquement et mentalement** » (p.127). Lily se retrouve régulièrement avec des marques aux bras, au cou...

Même les intendante et institutrice restent distantes et intransigeantes, considérant les orphelins comme « **de la mauvaise graine à redresser** ». Lily, tout comme le « **garçon roux** » (p. 121), doit être « **conciliante** » pour « **éviter les coups** », car il faut « **vivre sans l'aide des adultes. Et même pire ici : contre eux** » (p. 50).

Certains enfants de l'orphelinat « **endurcis par les mauvais traitements** » étaient « **devenus aussi sournois et conformistes que les adultes** », harceleurs cruels.

Cent soixante anciens pensionnaires ont raconté les horreurs vécues après-guerre, mais combien d'autres se sont tus, ou sont morts ?... L'auteur élargit le propos à des affaires similaires et monstrueuses, ayant touché un très grand nombre d'enfants, au Canada, en Colombie-Britannique, en Irlande, en France ; dénonçant ainsi les « **dysfonctionnements en chaîne** » même s'il est « **difficile de savoir à qui en vouloir le plus : les instances publiques, la police, la justice, l'aide sociale, tous avaient failli à chaque étape** ».

De plus, Lily est la cible favorite, « **le souffre-douleur** », car elle est « **différente des autres et cette différence, on ne la lui pardonne pas** ». En effet : « **Pour elle plus encore sans doute, dans cette logique immonde qui veut que les enfants ne correspondant pas aux normes soient plus souvent victimes de harcèlement, d'humiliations et d'agressions sexuelles que les autres** » (pp. 133-134) ; Leslie, né garçon, ne sera jamais accepté tel qu'il se sent et veut être : une fille, Lily.

« **Lily était ton frère** », dit la narratrice à son père, qui répond : « **Non, c'était ma sœur** » (p.146). Là s'éclairent un certain nombre d'indices que l'auteure a glissé dans l'œuvre :

- la robe rouge cachée au pied d'un chêne (p. 31) ;
- les vêtements de garçon portés dans l'orphelinat et le « **déguisement** » (p. 36) que représente la robe et l'anémone ;
- la tête rasée parce que, selon le directeur Tilbrook, les garçons ne sont pas des « **femmelettes** » (p. 71) ;
- les registres de l'orphelinat (p. 99) avec la page de 1957 qui liste les noms des garçons arrivés cette année-là, « **aucun prénom féminin** » n'y figure ;
- « **Leslie** », ce prénom anglais masculin dont le diminutif est Lily, inscrit dans la liste mentionnée ci-dessus et sur la gourmète trouvée par la narratrice dans la caisse en métal rouillé, dans la grotte de l'ermite (pp. 104-105).

Ainsi, Maud Simonnot dénonce les mauvais traitements subis par ceux et celles qui, « **ne correspondant pas aux normes** », sont systématiquement attaqués, humiliés, harcelés... Des « **victimes** ».

Ces enfances malmenées vont évidemment laisser des traces chez l'adulte. Meredith, que la narratrice rencontre en page 33, raconte que deux années d'attouchements répétés et d'humiliations dans l'orphelinat de Jersey ont suffi à ruiner sa vie d'adulte : « **Elle fut longtemps anorexique et sujette à des pulsions autodestructrices. Elle n'avait pas eu d'enfant, n'avait pas réussi à nouer des relations durables d'amitié ou d'amour. Elle était passée de famille d'accueil en famille d'accueil et avait toujours connu une relative misère** » (p. 34). Le père de la narratrice, qui a occulté, enfoui, verrouillé, oublié toute une partie de son enfance comme pour s'en protéger, ou plutôt à qui on l'a volée, a été bouleversé par des images de Jersey et son orphelinat de la honte (réf. au documentaire ci-dessous) vues à la télévision. Il pressent que son passé, que sa vérité s'y trouve et demande à sa fille de s'y rendre. Depuis, il accumule les crises d'angoisse et suffocations. Après des années d'amnésie, « Lily » lui revient en mémoire. La retrouver semble « **vital** » – « **La part manquante de son enfance et ce drame vécu et tu avaient créé chez lui cette fragilité, cette insécurité, ces crises qui le confrontaient** ».

à l'abîme du temps et l'avaient régulièrement fait désirer mourir [...] Mon père, ouvert dès lors à tous les vents, avait été condamné à voir son existence s'écouler en surface » (p. 89).



PROLONGEMENTS ET ACTIVITÉS

- On pourra visionner des extraits du documentaire filmique *Jersey, l'orphelinat de la honte* d'Alex Jordanov et Karl Zéro (2007).
- On pourra étudier des extraits du documentaire papier réalisé par Emmanuelle Jouet, *La Révolte des enfants des Vermiriaux* (2011), aux éditions L'Œil d'or; et des extraits de la pièce de théâtre de Serge Sándor, *Les Enfants des Vermiriaux* (2011), publiée aux éditions Les Cygnes.
- On pourra étudier des extraits de *Lambeaux*, de Charles Juliet (1995) [annexes].

4/ Filiation et parentalité

4.1 / Une mère et son enfant

• Dans *L'Enfant céleste*

« **Dès sa naissance on le sait. On se dit que cet enfant-là est différent. Pourtant on ne le formule pas, on vient d'une famille pudique, et puis bien entendu toutes les mères doivent éprouver ce sentiment d'être devant un être singulier, forcément merveilleux. On le tient entre ses deux mains, ce nourrisson réfugié dans une noix, si petit, si doux** » (p. 10).

Mary est la figure de toutes les mères : à la fois subjuguée, attendrie et inquiète pour son enfant, voilà pourquoi dès le début du roman, « **on** », cité ci-dessus, pronom personnel indéfini généralisant, est employé. Célian lui rend bien cet amour inconditionnel et pur : « **Maman. Je t'aime beaucoup tu sais.** » Tel un cadeau du ciel, il est né après Noël, le 27 décembre, et Mary voyait en cela « **la promesse d'un avenir radieux tressé autour de cet enfant blotti contre [sa] peau** » (p. 60).

Mais tout a basculé très vite avec les premiers signes de son haut potentiel, donc de ses difficultés à se concentrer, à valider certaines compétences attendues, à interagir avec ses pairs... Mary, comme toutes les mères face à ce constat, va craindre pour son fils, s'opposer à ceux et celles qui ne le comprennent pas, comme la maîtresse qui propose le redoublement (pp. 49-51) et impose des jugements de valeur très négatifs : « **Je me lève et lui dis que cet enfant est le plus intéressant, le plus intéressé qui soit, et que je m'opposerai à son redoublement. Je n'écoute même pas ce qu'elle me répond sur l'aveuglement des parents, que je ne viendrai pas me plaindre...** » Elle va se crispier dès lors qu'il pourrait s'éloigner de son regard, de sa surveillance, comme lorsque Solveig propose à Mary de garder son fils pour qu'elle puisse se balader seule (p. 105) : « **Dès qu'il s'agit de mon enfant je sens que je me raidis. Aux aguets, et dans une éternelle culpabilité de mère.** »



PROLONGEMENTS ET ACTIVITÉS

- On pourra étudier des extraits de *Parfois j'aimerais que ma vie ressemble à une comédie musicale* de Tai-Marc Le Thanh autour du syndrome de La Tourette (relation père-fils).

• Dans *L'Heure des oiseaux*

Dans un orphelinat, les mères sont absentes, disparues, muettes... Nous pourrions même les détester d'avoir abandonné leur progéniture : « **Comment ne pas subir cet abandon comme une trahison ?** »

Or, Lily pense souvent à sa mère, rêve d'elle, avec tendresse et nostalgie. Un souvenir agréable resurgit : une mélodie au piano entendue alors qu'elles marchaient toutes deux le long d'une grande allée (p. 67). L'évocation d'une « **enveloppe bleu pâle** » (p. 81) prend toute son importance en page 94 quand la narratrice peut enfin lire son contenu et « **laisser libre cours à [son] chagrin** ». Cette lettre, confisquée et conservée par la malveillante intendante durant toutes ces années, fait la lumière sur les raisons qui font que Lily et le Petit ont été placés dans l'orphelinat de Jersey. Saisonnière délaissée par les deux pères des enfants, elle allait de ferme en ferme et était hébergée dans des recoins qui ne permettaient pas d'y accueillir des enfants. Elle avait donc dû les confier, malgré tout son amour, à « **ce pensionnat qu'on lui avait recommandé** » pour les retrouver ensuite. Cette mère espérait donc qu'ils y soient bien traités et mieux qu'avec elle. Elle les aimait, souhaitait les protéger d'une situation de pauvreté et de misère dans laquelle elle était plongée elle-même... Comment aurait-elle pu imaginer ce qu'ils y vivraient ?...



PROLONGEMENTS ET ACTIVITÉS

- On pourra étudier des extraits des *Misérables* de Victor Hugo (1862), autour des personnages de Fantine et Cosette.

4.2 / Un enfant, face à son parent

• Dans *L'Enfant céleste*

C'est l'absence de réalité ou de vérité parentale qui transparaît dans ce roman.

Mary a souffert de la disparition de son père alors qu'elle avait 7 ans et a toujours dans les poches les cailloux qu'elle ramasse pour lui lors de ses voyages dans le monde entier. Elle dépose ces « trésors » sur sa tombe, ultime moyen de garder un lien avec lui.

L'auteure n'évoque pas une seule fois le père de Célian. Il ne semble pas partager la vie de son fils. Est-il mort ? A-t-il abandonné Mary et son fils ?... Cette absence ne peut être sans conséquence dans la vie d'un enfant, Mary est bien placée pour le savoir.

Le surfeur, petit-fils de l'institutrice, aime sa grand-mère, mais refuse de participer à son mensonge en indiquant à Mary qu'elle sait forcément quelque chose sur la disparition de Lily.

• Dans *L'Heure des oiseaux*

La narratrice se lance corps et âme dans une quête de sens pour son père, elle prend en charge l'enquête sur son identité, ses origines... Elle refuse de voir son père souffrir, « **dépossédé de son histoire** » (p. 103), sa santé mentale en dépend : « **Il était épuisé, en nage et tremblant. Comme chaque fois il se demandait s'il parviendrait à remonter à la surface lorsqu'il serait pris par la grande vague. Et comme chaque fois j'essayai de le rassurer maladroitement** » (p. 83).

Et après des semaines d'investigations, trente-cinq ans de silence, elle peut enfin soulager son père : « **Allô ? Papa ? Assieds-toi, j'ai une histoire à te raconter...** » (p. 145).

4.3 / Fraternité, sororité

• Dans *L'Enfant céleste*

Solveig est une figure sororale dans ce roman, bienveillante, douce, de bon conseil, discrète mais présente. Elle est la cousine de Björn. Elle respecte cet homme solitaire et robuste, sent le rapprochement possible entre Mary et lui, leur prête un bateau pour une balade en mer... Elle est une oreille attentive pour Mary aussi, reçoit ses confidences, lui redonne confiance – « **Tu résisteras à tout, même à la mélancolie** » – et s'occupe de Célian, partageant avec lui son amour pour la faune et la flore à protéger (pp. 107-108).

• Dans *L'Heure des oiseaux*

Nous n'en aurons la confirmation qu'à la page 95, mais évidemment Lily agit telle une sœur aimante, protectrice et bienveillante avec le Petit, Simon, son demi-frère, et le père de la narratrice : « **Lily est envahie de tendresse, elle aime tellement cet enfant rêveur – le serre très fort dans ses bras.** »

Tout au long du roman, elle prendra les coups à sa place : comme quand le tas de feuilles du Petit est mal fait et qu'elle « **se désigne** » ; soulagera sa peine : grâce au code imaginé en se serrant la main, quand le surveillant menace, et qui dit « **[j]e t'aime – Ça va aller** » ; créera un monde doux et coloré pour l'extirper de leur réalité immonde et douloureuse : « **Le Petit oublie ses larmes, béat devant l'histoire qui se matérialise sous ses yeux. Lily a transformé l'atmosphère autour d'eux avec cette manière si particulière des enfants souverains, capable de réenchanter l'endroit le plus sordide et de créer un monde plus heureux. Un instant** » (p. 16).

PROLONGEMENTS ET ACTIVITÉS

- On pourra étudier des extraits d'*Avalanche* de Raphaël Haroche (2023) : deux frères recueillis dans un pensionnat pour riches après l'accident mortel de leur mère, un grand-frère qui voit la souffrance de son petit-frère, entre exaspération et empathie, entre cruauté et tendresse.

IV / THÈMES PROPRES À CHAQUE ŒUVRE

1/ Dans *L'Enfant céleste*

1.1 / Tycho Brahe, le « bâtisseur » du ciel

« **Tu sais Mary, il a été le premier à cartographier le Ciel si précisément. À sa mort il était le scientifique le plus célèbre du monde** » (p. 37).

L'histoire romanesque de ce « bâtisseur » du ciel a été transmise de génération en génération. Le père de Mary lui « **avait enseigné le nom des constellations, et celui de Tycho Brahe** ». Mary raconte ensuite à son fils Célian « **sa biographie** ». Les drames, les fantaisies, les désirs fous de cet homme en font un personnage mystérieux, rocambolesque, visionnaire, mégalomane digne des romans et pièces de théâtre des XVI^e et XVII^e siècles : « **Malgré la quantité d'écrits le concernant, il reste environné d'ambiguïtés et de mystères** » (p. 60). Mary, des Esseintes, Solveig, expliquent que Tycho Brahe :

- a perdu son jumeau à la naissance ;
- a été enlevé par son oncle et élevé par lui ;
- a refusé les « **honneurs et devoirs** » de la cour ;
- a épousé une simple paysanne ;
- s'est jeté « **à corps perdu** » dans sa passion « **pour l'astronomie que tous jugeaient indigne** » (p. 46) ;
- est resté défiguré après un duel sanglant avec son cousin, cachant les trous béants au milieu de son visage par « **une prothèse en or** » ;
- a reçu beaucoup d'argent de Frédéric II, roi du Danemark ;
- a fait construire Uraniborg, son château-observatoire du ciel sur l'île de Ven, pour y passer vingt ans de paix et de liberté ;
- a vécu entre luxe, faste, création de ses rêves fous, et solitude, brutalité, despotisme envers ses domestiques ;
- a toujours été soutenu par sa sœur Sophie, botaniste et chimiste ;
- a trouvé la mort dans des circonstances mystérieuses : mort accidentelle ou assassinat ?
- a été publié après sa mort par le célèbre Johannes Kepler, son collaborateur ;
- sera toujours admiré, car ayant vu à l'œil nu dans le Ciel ce que personne n'avait vu avant lui.

« Il aimait tout ce qui était beau, les dessins des signes zodiacaux, les matières soyeuses, le vin et l'or, l'alchimie des végétaux, et en recréant une cité idéale rassemblant toutes ses passions il réalisa un songe, dans ses moindres détails » (p. 86).



PROLONGEMENTS ET ACTIVITÉS

- On pourra proposer aux élèves de réaliser une biographie de Kepler, Copernic, Giordano Bruno, Thomas Digges, cités dans le roman, ou d'autres astronomes.
- On pourra leur présenter une carte du Ciel selon Tycho Brahe au XVI^e siècle et une carte du Ciel du jour sur Stelvision.

1.2 / Shakespeare et Hamlet / Huysmans et des Esseintes

Un autre pensionnaire réside chez Solveig : **« [...] un universitaire anglais spécialiste de Shakespeare, "un habitué" »** (p. 82), **« sûr en tout cas que la destinée de Tycho Brahe aurait inspiré l'intrigue d'Hamlet »** (p. 99). Maud Simonnot ne lui donne pas de nom, mais Mary dit ceci : **« Cet homme élégant, vêtu de blanc, très pâle, qui m'a fait immédiatement penser au personnage de Des Esseintes, se révèle agréable et spirituel »** (p. 96).

Jean des Esseintes est le personnage principal d'*À rebours*, roman atypique de Joris-Karl Huysmans, publié en 1884. Ce manifeste de l'esprit décadent voit son intrigue réduite au minimum. Cet antihéros s'extrait du monde, d'abord à la campagne, puis même de retour à Paris, après des années à profiter de ce que son siècle pouvait lui offrir. Il crée un univers destiné à lui seul et analyse les très grands artistes tels que Baudelaire, Verlaine, Balzac, Stendhal, Mallarmé et bien d'autres, pour se constituer sa bibliothèque idéale. Atteint de ce « mal du siècle », de ce « spleen », il s'éloigne du naturalisme, de la modernité, et expose ses réflexions sur l'art et la littérature. Des Esseintes, pour Maud Simonnot comme pour Huysmans, est un dandy excentrique aux caprices d'esthète, obsédé, fasciné par ses recherches esthétiques et philosophiques.

« Seigneur, prenez pitié du chrétien qui doute, de l'incrédule qui voudrait croire, du forçat de la vie qui s'embarque seul, dans la nuit, sous un firmament que n'éclairent plus les consolants fanaux du vieil espoir ! » (Joris-Karl Huysmans, *À rebours*, 1884).

« J'ai passé au crible des centaines de pages de théories farfelues et analysé tout le théâtre de Shakespeare, je suis convaincu que la clef est là. Cette possible relation entre l'astronome et l'écrivain est devenue une obsession, je pourrais vous en entretenir pendant des heures, arrêtez-moi si vous en avez assez » (p. 99). **« Nous sommes de l'étoffe dont sont faits les rêves »** LEC (p. 210).



PROLONGEMENTS ET ACTIVITÉS

- On pourra étudier en détail les pages 99 à 102 de *LEC*.
- On pourra étudier des extraits d'*À rebours*, Huysmans (1884).
- On pourra étudier des extraits de *Hamlet*, Shakespeare (1598), autour des falaises d'Elseneur qui seraient finalement celles de l'île de Ven (p. 123 dans *LEC*).

1.3 / Du chagrin d'amour à la paix retrouvée

Un mois avant le message de rupture de Pierre, Mary avait « **déjà l'intuition** » que leur « **relation touchait à sa fin** ». Pourtant la voici « **blessée atrocement** », « **âme errante, amputée de [son] histoire** » dans une vision romantique où l'environnement est le reflet des sentiments : « **Toute la ville était contaminée par ma tristesse.** » Elle éprouvait un chagrin d'une intensité telle qu'elle désirait « **dormir, oublier et être oubliée. Ne plus jamais avoir mal, ne plus jamais aimer** » (p. 34). Elle aurait pourtant voulu garder des traces de leur relation par des cicatrices bien visibles sur le corps (p. 44). Les premiers temps sur l'île, elle ressemble beaucoup à *The Girl from Backafall* de la chanson suédoise à succès (p. 77).

Ce Pierre refuse de lui laisser faire le deuil de leur relation, il rouvre la plaie dix jours après leur départ, se rappelle à sa mémoire par un message : « **Où es-tu ?** » Mary est écoeurée, ne mange plus, se demande ce qu'elle est venue chercher ici, se souvient d'étreintes passionnées et d'échanges à propos d'art sur l'île de Chora en s'adressant directement à lui : « **Pour t'embêter je me suis assise sur tes genoux, tu as protesté et ri en m'entourant de tes bras** » (p. 116).

Et au milieu du roman apparaît Björn, le cousin de Solveig, « **l'ours** », cet homme grand, blond, barbu, puissant et solitaire, aux yeux transparents, et dont le corps si proche trouble Mary. Il y a cette promenade en mer qui la rapproche du bonheur, ce « **léger malaise** » (p. 134) devant la porte de sa chambre le soir. Mary sent « **s'échapper les derniers ressacs de [son] chagrin** » (p. 137). Se succéderont entre eux deux des relations charnelles, sexuelles, romantiques et poétiques sur terre et en mer, jusqu'à leur dernière nuit (pp. 201-202). Grâce à l'île, et grâce à Björn, Mary a « **parcouru le cycle entier du chagrin, la souffrance s'est dissoute dans la pureté des paysages de Ven** » (p. 206). Désormais, penser à Pierre ne la fait plus souffrir puisqu'elle « **guérit du mal d'aimer** ». Célian le confirme en page 209 : « **Elle est belle ma mère quand elle sourit** » (p. 209).



PROLONGEMENTS ET ACTIVITÉS

- On pourra étudier « Spleen » de Charles Baudelaire dans *Les Fleurs du mal* (1857) [annexes].

2/ Dans *L'Heure des oiseaux*

2.1 / Omerta, le silence qui tue et la culpabilité qui ronge

« [...] à cause du temps et de l'omerta sans faille des religions, des diktats de l'argent ou du pouvoir, on ne connaîtrait jamais l'ampleur de ces drames absolus [...] tous avaient failli à chaque étape » (p. 44).

L'orphelinat de Jersey fut fermé en 1986. C'est en 2008 seulement qu'une enquête fut ouverte après un appel téléphonique anonyme indiquant la cave sous laquelle se trouvaient des ossements, d'animaux hélas... L'enquête s'arrêta. Mais les langues se délièrent. Les témoignages affluèrent. Sans preuve. Avec des « **défaillances dans la gestion de l'enquête** » et « **une onde de choc qui s'éteignit aussi vite qu'elle s'était levée** ».

Jersey, en tant que paradis fiscal, se devait de retrouver « **sa tranquillité légendaire, ses banques et son bocage verdoyant** ». La loi du silence s'imposait depuis déjà cinquante ans, il fallait se taire, ne rien dire, ne rien divulguer de compromettant ou de tabou, pour protéger l'île, pour se protéger soi... L'omerta régnait alors et règne encore à l'arrivée de la narratrice sur l'île.

Le bailli, officier de justice de l'époque, n'a plus rien à dire « **ni aux journalistes ni à moi ni à ceux de mon espèce** » (p. 23). Cet homme était resté insensible et indifférent aux témoignages des enfants de l'orphelinat. Les habitants de l'île regardent la narratrice avec gêne, car ils étaient « **complices en continuant de se taire** » (p. 38). Le révérend s'était tu à la suite du scandale, car « **il était de son devoir de préserver la sérénité de ses ouailles en évitant le sujet fâcheux** » (p. 38).

« **Pourtant quelqu'un sur cette île savait forcément quelque chose à propos des violences commises sur les enfants, et aussi de l'événement qui me concernait personnellement** » (p. 28).


Deux semaines après son arrivée, la narratrice n'a toujours aucune information concrète à exploiter. Mais le jeune homme croisé à l'église lui apprend que sa grand-mère était institutrice à l'orphelinat. La narratrice obtient enfin une piste sérieuse, mais pressent aussi que cette vieille femme ne dit pas tout ce qu'elle sait : « **La mémoire se conforme à ce que nous croyons nous rappeler, on ne peut pas davantage se fier à nos souvenirs qu'à notre imagination** » (p. 80), lui dit-elle avant de s'assoupir. C'est la sœur de l'institutrice, l'intendante de l'orphelinat, qui offrira des « **litanie[s] d'excuses** » et avouera avoir étouffé la mort de Lily pour éviter un nouveau scandale : « **C'est notre faute si les enfants se sont sauvés** » ; « **[n]e nous jugez pas trop sévèrement, s'il vous plaît [...] vous ne pouvez pas savoir à quel point cette histoire me perturbe depuis toutes ces années...** » (p. 88). La narratrice précisera ce que nous ressentons tous : « **Cette femme m'écœurerait à geindre ainsi, elle qui dans sa faiblesse avait été un bourreau comme les autres pour Lily** » (p. 94). Le secret avait en effet été bien gardé par les deux sœurs.

Maud Simonnot engage les personnes maltraitées, violées... à parler. L'emploi du présent de narration dans les passages qui concernent Lily (provenant pourtant d'un passé lointain) souligne cette continuité des sévices sur enfant, malgré la loi Taquet du 7 février 2022 évoquée en page 123.



PROLONGEMENTS ET ACTIVITÉS

- On pourra visionner des extraits du documentaire filmique *Jersey, l'orphelinat de la honte* d'Alex Jordanov et Karl Zéro (2007).

- 
- On pourra étudier des extraits du documentaire papier réalisé par Emmanuelle Jouet, *La Révolte des enfants des Vermiriaux* (2011), aux éditions L'Œil d'or; et des extraits de la pièce de théâtre de Serge Sándor, *Les Enfants des Vermiriaux* (2011), publiée aux éditions Les Cygnes.

2.2 / Ornithologie, les oiseaux « chœur »

Maud Simonnot commence son roman par trois citations, deux évoquent les oiseaux : l'une pour les comparer aux hommes (William Shakespeare, *Timon d'Athènes*), l'autre pour les désigner comme garants d'une forme de sérénité (René Char, *Les Matinaux*). Ceux de l'île de Jersey respectent parfaitement cette définition : ils sont, tel le chœur antique, les témoins du drame vécu par les orphelins ; et aussi les éléments sonores qui accompagnent Lily comme Mary dans la nature. Lily et Simon ont d'ailleurs beaucoup de respect et d'amour pour ces oiseaux, allant même jusqu'à récupérer et enterrer trois petites mésanges (p. 22).

Effectivement, tout au long du roman « **[m]ille oiseaux invisibles chantent pour elle** » (p. 35), pour Lily aussi bien que pour la narratrice :

- les merles chanteurs en page 25 (Lily a d'ailleurs « **une si jolie voix d'oiseau** »);
- la fauvette à tête noire qui réveille la narratrice de sa trille (p. 48);
- les mésanges et passereaux qui font un « **manège répété** » (p. 61);
- les cris rêches des geais et le chant puissant et mélancolique du rouge-gorge alors que Lily est « **comme un oiseau en cage** » (p. 98);
- les cris d'alerte des étourneaux, le tambourinage des pics, des mésanges, des grimpereaux, des sittelles, du loriot, de la grive (p. 104);
- le martinet blessé sauvé par l'ermite (p. 115);
- la chouette effraie de mauvais augure (p. 121);
- les trilles purs du rouge-gorge qui permettent à Lily de quitter son corps et de se transporter par la pensée en forêt : « **[...] tant que durera son supplice, l'oiseau à l'instinct infailible chantera** » (p. 129);
- le héron cendré, les sarcelles, le vanneau huppé, les courlis, la bécassine qui accompagnent la narratrice juste avant son départ pour le continent (p. 135).

Cet amour des oiseaux se sera transmis malgré la défaillance de la mémoire, malgré l'absence, seule trace indélébile du lien qui unissait Lily à Simon. Les livres d'ornithologie et cassettes de chants d'oiseaux s'accumulent dans la bibliothèque du père. Ce dernier est devenu pianiste, admirant les créations du compositeur Olivier Messiaen, ornithologue et rythmicien (pp. 69-70). Il a justement lui aussi transmis cet amour à sa fille, comme un héritage ; la narratrice a choisi d'être « **[u]ne simple ornithologue** » (p. 38).



PROLONGEMENTS ET ACTIVITÉS

- On pourra faire écouter aux élèves le cri spécifique des oiseaux cités.
- On pourra faire écouter aux élèves et étudier (en collaboration avec le collègue de musique) certaines œuvres du compositeur Olivier Messiaen.
- On pourra proposer aux élèves de réaliser une carte d'identité des oiseaux cités avec photographie, caractéristiques anatomiques, régime alimentaire, mode de vie (en collaboration avec le collègue de sciences de la vie et de la Terre)...

V / ANNEXES

« Correspondances »

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles :
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal* (1857).

« Spleen »

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous fait un jour noir plus triste que les nuits

Quand la terre est changée en un cachot humide
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,
S'en va battant les murs de son aile humide,
Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées
D'une vaste prison imite les barreaux,
Et qu'un peuple muet d'horribles araignées
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,
Ainsi que des esprits errants et sans patrie
Qui se mettent à geindre opiniâtrement

Et d'anciens corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme ; et, l'Espoir
Pleurant comme un vaincu, l'Angoisse despotique
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal* (1857).

Extrait du dernier tiers de *Lambeaux*, roman autobiographique de Charles Juliet (1998).

Un jour, il te vient le désir d'entreprendre un récit où tu parlerais de tes deux mères :
l'esseulée et la vaillante,
l'étouffée et la valeureuse,
la jetée-dans-la-fosse et la toute-donnée.

Leurs destins ne se sont jamais croisés, mais l'une par le vide créé, l'autre par son inlassable présence, elles n'ont cessé de t'entourer, te protéger, te tenir dans l'orbe de leur douce lumière. Dire ce que tu leur dois. Entretenir leur mémoire. Leur exprimer ton amour. Montrer tout ce qui d'elles est passé en toi.

Puis relater ton parcours, cette aventure de la quête de soi dans laquelle tu as été contraint de t'engager. Tenter d'élucider d'où t'est venu ce besoin d'écrire. Narrer les rencontres, faits et événements qui t'ont marqué en profondeur et ont plus alimenté tes écrits.

Ce récit aura pour titre *Lambeaux*. Mais après en avoir rédigé une vingtaine de pages, tu dois l'abandonner. Il remue en toi trop de choses pour que tu puisses le poursuivre. Si tu parviens un jour à le mener à terme, il sera la preuve que tu as réussi à t'affranchir de ton histoire, à gagner ton autonomie.

Ni l'une ni l'autre de tes deux mères n'a eu accès à la parole. Du moins à cette parole qui permet de se dire, se délivrer, se faire exister dans les mots. Parce que ces mêmes mots se refusaient à toi et que tu ne savais pas t'exprimer, tu as dû longuement lutter pour conquérir le langage. Et si tu as mené ce combat avec une telle obstination, il te plaît de penser que ce fut autant pour elles que pour toi.

Tu songes de temps à autre à *Lambeaux*. Tu as la vague idée qu'en l'écrivant, tu les tireras de la tombe. Leur donneras la parole. Formuleras ce qu'elles ont toujours tu.

Lorsqu'elles se lèvent en toi, que tu leur parles, tu vois s'avancer à leur suite la cohorte des bâillonnés, des mutiques, des exilés des mots

ceux et celles qui ne se sont jamais remis de leur enfance
ceux et celles qui s'acharnent à se punir de n'avoir jamais été aimés
ceux et celles qui crèvent de se mépriser et se haïr
ceux et celles qui n'ont jamais pu parler parce qu'ils n'ont jamais été écoutés
ceux et celles qui ont été gravement humiliés et portent au flanc une plaie ouverte
ceux et celles qui étouffent de ces mots rentrés pourrissant dans leur gorge
ceux et celles qui n'ont jamais pu surmonter une fondamentale détresse.